AUG - 4 1967

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lemchantmalgr00dume

LE MÉCHANT

MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR M. DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 29 MAI 1824.

On le craint, c'est beaucoup.
GRESSET.

PARIS,
CHEZ VENTE,
LIBRAIRE DES SPECTACLES DE SA MAJESTÉ,
BOULEVARD DES ITALIENS, N°. 7, PRÈS LA RUE FAVART.
ET BARBA, LIBRAIRE,
Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

1824.

AUG - 4 1966

Éd. originale

Coll. spée.

LE MÉCHANT

MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PRIX : 2 FRANCS.

LE MÉCHANT

MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR M. DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 29 MAI 1824.

On le craint, c'est beaucoup.
GRESSET.

PARIS,
CHEZ VENTE,
LIBRAIRE DES SPECTACLES DE SA MAJESTÉ,
BOULEVARD DES ITALIENS, N°. 7, PRÈS LA RUE FAVART.
ET BARBA, LIBRAIRE,
Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DURVILLE, tuteur d'Henriette.	M. DEVIGNY.
HENRIETTE, sa nièce.	Mlle BROCARD.
JOSEPHINE, femme de confiance.	Mlle DEMERSON.
FELIX DE LIMEUIL, amant d'Henriette.	M. FIRMIN.
MÉRINVAL, son ami	M. MICHELOT.
DOLIGNY, beau-frère de Durville.	M. DESMOUSSEAUX.
SAINT-ALBIN, savant ridicule.	M. ARMAND-DAILLY.
UN LAQUAIS.	M. LAFITTE.

566 143
492

La scène est dans la maison de campagne de Durville.

NOTA. Les personnages sont indiqués en tête de chaque scène, comme ils doivent être placés au théâtre.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

PQ
2235

LE MÉCHANT

MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon donnant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, JOSEPHINE.

Elles entrent l'une d'un côté, l'autre de l'autre.

JOSÉPHINE, avec humeur et parlant au fond du théâtre.

Est-ce ma faute, à moi?... c'est une tyrannie!
Arrangez donc, tout seul, votre cérémonie.

S'approchant.

Quel train et quel tourment dans cette maison-ci.

HENRIETTE.

Qu'as-tu donc, Joséphine, à te fâcher ainsi?

JOSÉPHINE.

Ce que j'ai tous les jours : mais de tout on se lasse;
Et je vais, de ce pas, chercher une autre place.

HENRIETTE.

Suis-je, ma chère enfant, plus heureuse que toi ?
Tu témoignes, du moins, de l'amitié pour moi :
A toute autre que toi, mes plaintes seraient vaines.
A qui, si tu t'en vas, conterai-je mes peines ?

JOSÉPHINE.

Me conter vos chagrins ne les adoucit pas.
Votre oncle, à la maison, gronde du haut en bas.
Et sur nous exerçant son esprit tyrannique,
Il nous traite d'un ton qui bien souvent me pique.

HENRIETTE.

Quand je me marierai, je te prendrai chez moi.

JOSÉPHINE.

Il faudra que j'attende un peu long-temps.

HENRIETTE.

Pourquoi ?

JOSÉPHINE.

Vous épouserez donc ce savant ridicule
Qui cabale en latin, et sur le grec spécule,
Qui sait très-bien, dit-il, le perse et l'arménien,
Mais fort peu l'art de plaire.

HENRIETTE.

Hélas, je le crois bien :
Car il ne me plaît pas.

JOSÉPHINE.

Votre oncle le protége,
Et répare avec lui les oublis du collége.
Mais malgré ses efforts, ma foi, je doute bien
Qu'il devienne jamais un académicien.

HENRIETTE.

Pour être mon appui, reste avec moi, ma chère.

JOSÉPHINE.

Eh bien, oui; je pardonne à monsieur, pour vous plaire.

HENRIETTE.

Dis-moi donc, à présent, d'où venait ton humeur.

JOSÉPHINE.

Je ne m'en souviens plus. Je me mets en fureur,
Je m'appaise, je ris, je n'ai point de rancune.
On n'en doit pas avoir, quand on est sans fortune.
Prise par vos parens, élevée auprès d'eux,
Je fus très-obligée à leurs soins généreux.
Lorsqu'auprès de votre oncle, on vous mit en tutelle,
Je vous suivis chez lui; certes, mademoiselle,
Dès mes plus jeunes ans élevée avec vous,
Je dus, vous le pensez, trouver mon sort bien doux;
Mais je ne voudrais pas me croire en esclavage.
D'un cœur reconnaissant mon travail est le gage,
Et j'oblige à mon tour ceux qui me font du bien,
Car, dans ce monde-ci, l'on ne fait rien pour rien.

HENRIETTE.

Aussi, pour toi, mon oncle a de la déférence.

JOSÉPHINE.

Oui. De son ton bourru quelquefois je m'offense,
C'est pourtant quand il craint, qu'il parait en fureur;
Ainsi que les poltrons chantent quand ils ont peur.
Si tôt qu'on lui tient tête, il perd son assurance.

HENRIETTE.

Après tout, je lui dois de la reconnaissance.
Je ne pourrai jamais oublier ses bienfaits.

JOSÉPHINE.

Qui sait s'il n'en a pas ressenti les effets?
Tel se donne en public des airs de bienfaisance

Dont les soins généreux sont bien payés d'avance.

HENRIETTE.

Joséphine, toujours vous supposez le mal.

JOSÉPHINE.

Je ne suppose rien, je parle en général.
Cependant, votre père avait beaucoup d'aisance;
Votre oncle, était dit-on, peu riche, en apparence:
A la mort de son frère, il tint un grand état,
Et parut, tout d'un coup, avec assez d'éclat.
On en parla d'abord; et puis, selon l'usage,
On cessa d'en parler: mais vous êtes d'un âge
A connaître vos biens; d'autant plus qu'entre nous,
On sait que c'est la dot qui fait trouver l'époux.

HENRIETTE.

Félix ne pense pas à ma dot, j'en suis sûre.

JOSÉPHINE.

Il aurait bien raison d'y penser, je vous jure.
Vous l'aimez donc toujours, ce Félix de Limeuil?

HENRIETTE.

Oui, car je crois qu'il m'aime.

JOSÉPHINE.

Eh bien, je crains l'accueil
Qu'on lui ferait ici, s'il osait y paraître.

HENRIETTE.

Mon oncle le connait. Tu ne sais pas, peut-être,
Qu'il l'a, plus d'une fois, invité de venir.
Sa douceur, sa bonté, partout le font chérir.

JOSÉPHINE.

La bonté, la douceur, que j'estime sans doute,
Sont d'excellens moyens... pour demeurer en route.

Tenez, moi, je suis bonne et douce; eh bien, d'honneur,
Sans ces qualités-là, j'aurais fait mon bonheur.
Je vois de tous côtés des femmes arrogantes,
Coquettes sans esprit, sans raison exigeantes,
On les craint, on les aime, et l'on court sur leurs pas.
Qu'une autre soit modeste, on ne l'aperçoit pas.

HENRIETTE.

Tu conviendras aussi, que des femmes bien sages,
Mettent peu de valeur à de pareils hommages.

SCÈNE II.

DURVILLE, HENRIETTE, JOSEPHINE.

DURVILLE, tenant une lettre ouverte, et entrant avec humeur sans voir les autres.

Au fond d'une campagne, on se croit en repos;
Mais non, mille importuns vous tombent sur le dos.

HENRIETTE, bas à Joséphine.

Mon oncle a l'air fâché.

JOSÉPHINE, de même.

Comme à son ordinaire.

DURVILLE.

De monsieur de Limeuil, parbleu, j'ai bien affaire.

HENRIETTE, à Joséphine.

Il parle de Félix, écoutons avec soin.

DURVILLE.

Je n'aime pas les gens dont je n'ai pas besoin,
Et je ne veux leur faire aucune politesse.

JOSÉPHINE.

Il n'en fait à personne.

DURVILLE.

Ah !... vous voilà, ma nièce !
Eh bien, vous le voyez, trente fois je l'ai dit :
Rien n'est plus importun que d'avoir du crédit.
Si l'on a le renom de pouvoir être utile,
On attire bientôt et la cour et la ville.
Parce que mon beau-frère est administrateur,
Chacun voudrait en moi trouver un protecteur.
Un monsieur de Limeuil, que je connais à peine,
Vient chez moi s'installer, sans façon et sans gêne.

HENRIETTE.

Mon oncle, vous l'avez bien des fois invité.

DURVILLE.

Il prend au sérieux une civilité
Qui valait tout au plus sa carte de visite.
Est-ce que l'on reçoit tous les gens qu'on invite ?
Lorsque je n'ai pas dit : tel jour je vous attends :
Il faut connaître peu le monde et le bon sens,
Pour venir me trouver au fond de ma campagne.
Sa malle et ses paquets, qu'un valet accompagne,
Font voir que ce monsieur veut faire un long séjour.
Que diable ! chez les gens on vient passer un jour,
Et l'on s'en va bien vîte.

JOSÉPHINE.

Eh mais, monsieur, j'y pense !
Un monsieur de Limeuil fut votre ami d'enfance.

DURVILLE.

L'oncle de celui-ci. C'est un ours, un vieux fou,
Qui fait le philosophe, et vit en loup-garou.

HENRIETTE.

Oh bien ! quant au neveu, c'est un jeune homme aimable,

Il se met comme un ange, a le ton agréable,
Chante et danse fort bien. Je crois en vérité
Qu'il n'a d'autre défaut que sa timidité.

DURVILLE.

Il est timide, bon. Moi qui ne le suis guère,
Je prévois qu'aisément je pourrai m'en défaire.
Le vieux Limeuil m'écrit, en l'envoyant ici,
De l'appuyer auprès de monsieur Doligny.
Certes il veut, à tort, qu'à lui je m'intéresse ;
On ne réussit pas avec de la faiblesse.
Mon beau-frère est imbu des principes du jour.
Ce n'est pas en tremblant qu'il faut faire sa cour.
On refuse celui qui demande une grâce,
Et ce n'est que d'assaut qu'on emporte une place.

HENRIETTE.

Mais quand on la mérite ?

DURVILLE.

Oh ! nous y voilà bien !
Songe, ma chère enfant, qu'on ne mérite rien.
Lorsque la place est bonne, on est toujours habile.
Des hommes à talent ?... nous en avons par mille :
Mais ce n'est pas le tout : il leur faut du bonheur,
Beaucoup de hardiesse, et puis un protecteur.

HENRIETTE.

Que n'êtes-vous le sien ?

DURVILLE.

Y songes-tu, ma nièce ?
Et monsieur Saint-Albin n'a-t-il pas ma promesse ?

HENRIETTE.

Votre vilain savant !... Je ne vois pas pourquoi
Il quitte ses travaux pour briguer un emploi ?

DURVILLE.

Quand la science est seule, elle est peu lucrative ;
Avec elle, il est bon que la fortune arrive :
Et lorsque tu seras madame Saint-Albin,
N'estimeras-tu pas un revenu certain ?

HENRIETTE.

Mon oncle, je n'ai pas une ame intéressée,
La fortune jamais n'occupa ma pensée ;
Et je n'ai qu'un desir, c'est d'aimer mon mari.

Elle sort.

SCÈNE III.

DURVILLE, JOSEPHINE.

DURVILLE.

Je la devine ; mais je veux être obéi.

JOSEPHINE.

Cédez à la raison qui pour elle réclame.

DURVILLE.

Non, non ; de Saint-Albin elle sera la femme.
Mais d'un point important occupons-nous ici.
Songe à l'appartement de monsieur Doligny :
Il suspend pour un jour le travail qui l'accable ;
Je lui ferai trouver ma maison agréable.
Un administrateur mérite des égards.
Le beau-frère a du goût, il chérit les beaux-arts,
Il aime les savans, et j'ai pris soin d'avance
D'inviter Saint-Albin. Ils feront connaissance.
Mon protégé, je crois, sans peine lui plaira.
Qu'en penses-tu ?... Réponds.

JOSÉPHINE.

Moi? qu'il l'amusera.
Mais n'avez-vous que lui pour égayer la fête?

DURVILLE.

Nous aurons nos voisins pour qu'elle soit complette,
Et de plus, Mérinval, qu'un jour comme aujourd'hui,
Je n'ai pas oublié.

JOSÉPHINE.

Bon! parlez-moi de lui.
C'est un bien aimable homme.

DURVILLE.

Un peu moqueur.

JOSÉPHINE.

Qu'importe!
La raillerie amuse.

DURVILLE.

Il la fait un peu forte,
Quelquefois.

JOSÉPHINE.

Ah! Monsieur, son esprit est charmant:
Sur monsieur Saint-Albin il frappe à tout moment;
Mais c'est avec gaîté! beau joueur, bon convive,
Il a le cœur parfait, s'il a la tête vive.
De l'inviter souvent, vous avez bien raison:
Nul, mieux que lui, ne sait égayer la maison.

DURVILLE.

C'est un joli garçon, riche, célibataire,
Qui fait de son plaisir sa principale affaire;
Comme il a de l'esprit, il est couru, fêté;
Il faut de ces gens-là dans la société.

JOSÉPHINE.

Mais la vôtre, aujourd'hui, ne sera pas nombreuse.
Ah!... monsieur de Limeuil; la rencontre est heureuse.
Il vient fort à-propos, c'est toujours un de plus.

DURVILLE.

Oui; mais un importun. Joséphine, au surplus,
Tu le soutiens en vain; il pense que ma nièce
Aura beaucoup de bien: c'est ce qui l'intéresse
Et ce qui l'encourage à demander sa main.

JOSEPHINE.

L'intérêt n'est-il rien pour monsieur Saint-Albin?

DURVILLE.

Taisez-vous. Je prétends, puisqu'on le dit timide,
Que bientôt mon accueil à partir le décide.
Vas voir, pour Doligny, si l'on fait mes apprêts,
Si l'on arrange bien les festons, les bouquets...

On entend un coup de fusil.

Mais quel bruit?.. il arrive, à ce que je puis croire...
Eh! non; c'est Mérinval.

On aperçoit, dans le fond du jardin, Mérinval entouré de domestiques et de quelques paysans.

SCÈNE IV.

DURVILLE, MERINVAL, JOSEPHINE.

MÉRINVAL entre en riant.

Oh! la plaisante histoire!
Salut au cher Durville; eh! bonjour, belle enfant.
Pardon! dois-je être ici modeste, ou triomphant?
Quelle réception! J'en ris lorsque j'y pense.
J'arrête mon tilbry, l'on m'ouvre, je m'élance,

Je me trouve au milieu d'un groupe de pasteurs,
De bergers, de laquais ; chacun m'offre des fleurs.
J'entends, à mon oreille, un coup de carabine.
Quoi ! l'on orne de fleurs ceux que l'on assassine !..
Dis-je effrayé ; messieurs, qui de vous est Calchas ?
Expliquez cette énigme et retenez son bras.
Je m'échappe, écrasant fleurs, autel et guirlande,
Sans deviner le mot, et je vous le demande.

DURVILLE.

Maladroit, vous brisez tous les préparatifs
De ma réception.

MÉRINVAL.

Quels sont donc vos motifs,
Pour me faire aujourd'hui cette belle surprise ?

DURVILLE.

Mais ce n'est pas pour vous !

MÉRINVAL.

Excusez ma méprise.
Je m'en doutais un peu : mais vraiment je riais,
De voir ces bonnes gens ramasser leurs bouquets.

DURVILLE.

Il a tout abymé ! c'est d'une extravagance !
Apprenez que j'attends un homme d'importance.

MÉRINVAL, avec modestie.

Ce n'est pas moi.

DURVILLE.

Du tout !

JOSÉPHINE.

Un administrateur !
Dont nous voulons, Monsieur, captiver la faveur.

MÉRINVAL.

Ma foi, dans la faveur, bien heureux qui se place;
Bien plus heureux encore est celui qui s'en passe.
Les faveurs d'une belle; oh! c'est tout différent.

JOSÉPHINE, à qui il prend la main.

Vous me faites rougir.

MÉRINVAL, avec galanterie.

Ce discours vous surprend?

DURVILLE.

On vous sait fort enclin à la galanterie.
Il faut bien avec vous qu'on pardonne et qu'on rie.

MÉRINVAL.

Quand on a du bon sens, il faut rire de tout,
De ces gens qui, par ton, livrent la guerre au goût,
De maint poëme écrit comme une parodie,
De tel mince Sophocle et de sa tragédie,
D'un petit vaudeville à très-grands sentimens,
Et de l'histoire écrite en style de romans.
Des femmes... non, du tout, ne rions pas des femmes!
Car se moquer de nous, est le droit de ces dames.

JOSÉPHINE.

Il est encor mocqueur, même en s'en défendant.
Je vous laisse, messieurs.

Elle fait une révérence et sort.

SCÈNE V.

DURVILLE, MERINVAL.

MÉRINVAL.

Causons, en attendant
Votre administrateur. Sans doute, un homme habile?
Qui veut bien, pour les champs, quitter un jour la ville,

Suspendre ses travaux dont les constans efforts
Consument son génie... à signer des rapports.

DURVILLE.

C'est l'administrateur d'une grande assurance,
Dont les correspondans vont par toute la France.
Il a dans ses bureaux des hommes de talent,
Et des emplois payés très-généreusement.

MÉRINVAL, ironiquement.

De m'avoir avec lui, vous m'avez jugé digne!
Je rends toute justice à cet honneur insigne.
Il faudra bien dîner, boire sec au dessert,
Pour la digestion faire un petit concert,
Et puis jouer gros jeu: car c'est là ce que j'aime.
Tout perdre ou tout gagner, voilà le bon système;
C'est celui du moment. D'ailleurs, j'ai du bonheur,
Je voudrais ruiner un administrateur.

DURVILLE.

Son talent pourrait bien faire tourner la chance:

MÉRINVAL.

Le hasard seul fait tout au jeu comme en finance.
Avez-vous invité vos aimables voisins?
L'été, grands campagnards; l'hiver, bons citadins,
Qui mêlent assez bien, si je sais m'y connaître,
Les travers des cités au mauvais ton champêtre?
Aurons-nous Saint-Albin, votre savant ami?
Sans lui, je ne m'amuse et ne ris qu'à demi.
Mais voudra-t-il quitter la Perse et l'Arménie?
A propos, je lui crois à présent du génie.
De votre aimable nièce on le dit amoureux;
Le savant a du goût, et c'est rare chez eux.

DURVILLE.

Nous attendons encore un autre personnage,
Dont vous allez aussi bien vous moquer, je gage.

MÉRINVAL.

Qui donc?

DURVILLE.

Je ne crois pas qu'il soit connu de vous.
Son arrivée ici m'a mis tout en courroux.
Il se permet aussi de prétendre à ma nièce,
Et pour la demander, d'accourir il s'empresse.
Je le recevrai mal, c'est Félix de Limeuil.

MÉRINVAL.

C'est mon intime ami; faites-lui bon accueil.

DURVILLE.

Bon! son intime ami, la chose est amusante!
Il n'ose s'en moquer, lui qui toujours plaisante.

MÉRINVAL, sérieusement.

Je plaisante sur tout: mais non sur l'amitié.
A Félix, dès long-temps, par choix je suis lié:
C'est un homme d'honneur, je l'estime, je l'aime,
Lui manquer, ce serait me manquer à moi-même.

DURVILLE.

On le dit cependant fort timide et fort doux.

MÉRINVAL.

Qui vous a dit cela?

DURVILLE.

Suffit.

MÉRINVAL.

Mais entre nous,
Parce qu'il serait doux, timide et pacifique,
Vous le traiteriez donc?...

DURVILLE.

Mal.

MERINVAL, à part.

L'idée est comique !
Ah! de Félix on cherche à traverser l'amour;
Je veux, en le servant, faire à Durville un tour.

DURVILLE.

Vous vous parlez tout bas.

MÉRINVAL.

Je ris d'une malice...

Se reprenant

Qu'on vous a faite, et veux vous rendre un bon office.

DURVILLE.

Qu'est-ce donc?

MÉRINVAL.

En ami, je veux vous préserver
D'un assez grand malheur qui peut vous arriver.

DURVILLE.

Achevez.

MÉRINVAL.

Ce Félix, s'il faut être sincère,
Est un homme excellent; mais très-vif, très-colère.
Poussé, jusqu'à l'excès par ses emportemens,
Il est très-dangereux dans ses ressentimens.

DURVILLE, surpris.

Ah! mon Dieu!

MÉRINVAL.

Vous tremblez?

DURVILLE.

C'est donc un homme à craindre?

MÉRINVAL.

Il ne l'est que pour ceux dont il pourrait se plaindre;

Il dit qu'on ne doit pas se laisser outrager,
Et que tous les moyens sont bons pour se venger.

DURVILLE, inquiet.

Tous les moyens!

MÉRINVAL.

Sans doute. Il raisonne à merveilles.
Il faut battre les gens avec armes pareilles.

DURVILLE.

Quelles armes encor pourrait-il employer?

MÉRINVAL.

Celles de son esprit qu'il pourrait allier
Au crédit que son nom doit avoir dans le monde.
Sur sa bravoure aussi je pense qu'il se fonde.
Ainsi, n'en parlons plus. Traitez-le bien ou mal,
C'est votre affaire, à vous; pour moi, c'est fort égal.

DURVILLE.

Que diantre, ce matin, m'a conté Joséphine?

MÉRINVAL.

Les femmes ont le tort de juger sur la mine.

DURVILLE.

Et ma nièce?

MÉRINVAL.

Il a fait, sans doute, le galant;
Avec celle qu'on aime, on n'est jamais méchant.

DURVILLE.

J'allais m'en rapporter à deux folles bavardes!
Je vais, d'après cela, me tenir sur mes gardes,
Et le recevoir mieux que je ne le voulais.

MÉRINVAL.

Et vous ferez très-bien.

DURVILLE.

Oui, de ce pas je vais
Faire tout préparer. Je vous quitte.

SCÈNE VI.

MÉRINVAL.

Durville
Est, ma foi, de ces gens, comme j'en connais mille,
Que l'on voit, parlant haut lorsque l'on parle bas,
Et forts devant celui qui ne se défend pas.
Félix va l'effrayer! quelle métamorphose!
Un homme qui s'émeut et se trouble sans cause,
Un cœur si doux, si bon... je ne sais pas comment,
Il pourra soutenir le rôle un seul moment.
Le jouer, cependant, me paraît nécessaire.
On voulait le chasser d'ici, d'abord; tout au contraire,
On s'occupe déjà de sa réception!
Voyez donc ce que fait la réputation.

SCÈNE VII.

MÉRINVAL, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN entre en se balançant d'un air fat, gauche et empesé.

La réputation! c'est de moi, je parie,
Que vous parliez?

MÉRINVAL.

Comment, de la plaisanterie?

SAINT-ALBIN.

Je ne plaisante pas; et vous avez appris
Que les savans Beaunois ont décerné le prix
A mon nouveau mémoire.

MÉRINVAL.

Heureuse garantie
De votre grand talent. Mais quelle modestie!
Vous-même, en triomphant, êtes votre hérault?

SAINT-ALBIN.

On peut faire au public savoir ce que l'on vaut;
Et comme il connaît peu nos travaux, nos systèmes,
Nous sommes obligés de nous priser nous-mêmes.

MÉRINVAL.

Pourquoi donc faites-vous votre savant trafic,
S'il est, en résultat, inconnu du public?

SAINT-ALBIN.

La science, monsieur, n'est pas pour le vulgaire.
Des plus nobles esprits elle est l'heureux salaire;
Un peu trop répandue, elle perdrait son prix.
Nous ne travaillons pas pour être trop compris.

MÉRINVAL.

Vous réussirez bien, c'est moi qui vous l'assure.

SAINT-ALBIN.

Vous serez donc toujours railleur?

MÉRINVAL.

C'est ma nature.
Vous êtes né, mon cher, pour nous ennuyer tous;
Et moi pour amuser, en me moquant de vous.
Mais comment se fait-il que ce pauvre Durville
Ait pensé qu'un savant lui pouvait être utile,
Lui, petit financier, qui n'a jamais rien su
Que tenir un registre et signer un reçu.

SAINT-ALBIN.

C'est du moins un mérite, étant dans l'ignorance,
D'estimer dans autrui ce que vaut la science.

MÉRINVAL.

La science du Perse et de l'Egyptien!
J'aimerais mieux, ma foi, ne savoir jamais rien,
Que de perdre l'esprit à vos hiéroglyphes;
Je n'ai jamais compris même les logogriphes.
Je ne suis pourtant pas ignorant tout-à-fait;
L'histoire et la morale ont pour moi quelqu'attrait,
Les vers et les beaux arts savent aussi me plaire;
Mais je me moque fort de Memphis et du Caire.

SAINT-ALBIN.

Je vis et me complais avec l'antiquité.

MÉRINVAL.

C'est vraiment fort adroit pour plaire à la beauté.

SAINT-ALBIN.

Vous ne trouvez pas beau d'éclaircir ces dédales,
Des siècles écoulés mémorables annales!
Du roi Rhescuporis et du roi Thothorsès,
Je vous dirai les noms que j'ai mis en français.

MÉRINVAL.

Ils en avaient besoin.

SAINT-ALBIN.

J'ai trouvé dans l'histoire
Un roi Rhadampsonus!..

MÉRINVAL.

J'aime autant le grimoire

appuyant.

Que les *barbares noms* de ces *barbares rois!*
Ont-ils fait quelque bien, laissé de bonnes lois?

SAINT-ALBIN.

On ne sait que leurs noms.

MÉRINVAL.

L'admirable science !
Je veux estimer ceux dont je fais connaissance.

SAINT-ALBIN.

Je ferai bien du bruit dans le monde savant.

MÉRINVAL.

Vous en ferez bien peu dans le monde amusant.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous me lirez, vous changerez de style.

MÉRINVAL.

Mais, vous lire, d'abord, n'est pas chose facile.

SAINT-ALBIN.

Je vais prouver que j'ai de l'érudition.

MÉRINVAL.

Sans doute ; mais fort peu d'imagination.

SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE; MÉRINVAL, SAINT-ALBIN.

JOSÉPHINE.

Ah ! Monsieur, vous rirez !...

MÉRINVAL.

Vraiment ? je ris d'avance.

JOSÉPHINE.

Ce qu'on a fait pour vous, là-bas se recommence.
Et la réception de monsieur Doligny,
Pour la seconde fois, ce matin a servi.

MÉRINVAL.

Comment donc ?

JOSÉPHINE.

Le plus drôle est que monsieur Durville,
Qui n'est pas tous les jours d'une humeur très-civile,
Voulait mal recevoir le jeune de Limeuil ;
Et c'est à lui qu'on vient de faire cet accueil.
Il en est étonné, salue et remercie,
On le conduit ici tout en cérémonie ;
Le voilà.

Elle sort en riant.

SCÈNE IX.

FÉLIX DE LIMEUIL, MÉRINVAL, St.-ALBIN.

FÉLIX, donnant pour boire aux paysans et aux domestiques qui l'ont conduit jusqu'à la porte du sallon.

Mes amis, buvez à ma santé.
Je suis de tout cela confus, en vérité.

Ils se retirent.

Je ne mérite pas qu'ici pour moi l'on fasse...
Eh ! c'est toi, Mérinval !...

MÉRINVAL.

Mon cher, que je t'embrasse !
Tu connais donc Durville ?

FELIX.

Apprends quel intérêt
Chez lui m'amène.

MERINVAL, l'interrompant.

Apprends qu'il faut être discret ;
Car souvent un seul mot, trahissant des mystères,
A pu faire échouer d'importantes affaires.

FELIX.

Mon ami, je le sais ; mais nul mystère ici...

MERINVAL.

Le mystère est fort bon ; et Monsieur que voici,
De mon sage conseil sent toute l'importance.

FELIX, étonné.

Ah!

MERINVAL.

La chose est ainsi. Je n'ai pas sa science ;
Mais je crois posséder celle du cœur humain :
Cela peut bien valoir le grec et le latin.

SCÈNE X.

FÉLIX, DURVILLE, MÉRINVAL, St.-ALBIN.

DURVILLE, d'un air empressé.

Bon jour, mon jeune ami. Je suis, je vous assure,
Enchanté de vous voir.

FELIX.

Monsieur...

DURVILLE.

Vrai, je vous jure
Que de vous recevoir j'ai le plus grand plaisir.
J'estime fort votre oncle. Il aurait dû venir ;
Nous aurions reparlé de nos tours de jeunesse.

FELIX.

J'avais lieu de m'attendre à votre politesse ;
Mais vous avez pour moi fait beaucoup de façons,
Je ne méritais point les bouquets, les chansons ;
C'est trop !...

DURVILLE.

A part.

Du tout. Comment ? il a reçu la fête,
Que, depuis ce matin, pour Doligny j'apprête !

FÉLIX.

Je suis presqu'étranger pour vous, et, sur ma foi,
J'ai cru quelques instans, qu'on se moquait de moi.

MERINVAL, bas à Durville.

Voyez déjà percer son mauvais caractère.
Il prend pour un affront, ce qui devrait lui plaire.

DURVILLE, bas à Mérinval.
Haut.

Oui ! Me moquer de vous ? je vous connais trop bien !

SAINT-ALBIN.

J'attends en vain mon tour. Vous ne me dites rien ?

DURVILLE, passant près de lui.

Bon jour, mon cher ami ! Pardon ! mais c'est la joie,
De recevoir Monsieur, que son oncle m'envoie !
Bas à Saint-Albin.
Il faut le ménager ; c'est un mauvais sujet !
Un homme dangereux !... Vous saurez mon projet.
Haut.
Messieurs, en attendant que nous parlions affaire,
Voudriez-vous venir visiter mon parterre ?
Mon jardin potager ? faire un tour au billard ?
Nous attendons quelqu'un : on pourra dîner tard.

FELIX, gaîment.

Comment ! vous dînez tard ? c'est donc comme à la ville ?

MERINVAL, à Durville.

Comme il dit son avis d'un ton ferme et facile.

DURVILLE, à part.
Haut.

C'est vrai ! Le hazard seul en est cause aujourd'hui.
Mais un homme marquant !...
Il aperçoit Doligny qui entre, avec humeur, sans être annoncé.
Eh ! justement c'est lui.

SCÈNE XI.

FÉLIX, MÉRINVAL, DURVILLE, DOLIGNY, SAINT-ALBIN.

DOLIGNY, avec hauteur.

Personne ne m'annonce? Agit-on de la sorte?
Ma voiture et mes gens restent à votre porte!
Je viens seul jusqu'ici... c'est être sans façon;
Est-ce sur ce pied-là qu'on tient votre maison?

DURVILLE.

Pardon, cher Doligny, pardon, mon cher beau-frère.
Je ne puis m'exprimer, tant je suis en colère!
J'avais tout ordonné, lorsqu'un hasard maudit
Est venu déranger ce que j'avais prescrit.

DOLIGNY, avec une bonhomie affectée.

Ne croyez pas, au moins, que je m'en formalise;
Je ne vous en veux pas. Je viens avec franchise,
Chez mon ami, mon frère, enfin chez mon égal;
Et puis le dispenser du cérémonial.

DURVILLE.

Non... c'est que je voulais...

DOLIGNY.

Pour un jour j'abandonne
Le tracas fatigant qui chez moi m'environne.
Trop heureux d'oublier et le faste et l'éclat
Que je suis obligé d'afficher par état.

DURVILLE.

Combien vous êtes bon!

DOLIGNY, aux autres.

Messieurs, je vous salue.

MÉRINVAL, bas à Félix.

Diable! il daigne nous voir!

SAINT-ALBIN.

Ici votre venue
D'un charme tout nouveau doit embellir ces lieux.

DOLIGNY, à Durville.

Qu'est Monsieur, s'il vous plaît?

DURVILLE.

C'est ce savant fameux,
Monsieur de Saint-Albin, qu'ici je vous présente.
(Montrant les autres).
Messieurs de Mérinval, de Limeuil...
(Ils saluent).

SAINT-ALBIN.

Je me vante
Qu'un journal arménien que je vais publier,
Pourra faire du bruit. Je veux le dédier
A quelqu'ami puissant des arts, de la science...

DOLIGNY.

Ah çà, mon cher Durville, on va dîner, je pense;
Quand on a voyagé, l'on a de l'appétit.

DURVILLE.

Un laquais entre.
Hé! Joseph! il faudrait dire que l'on servît,
Et cela, promptement. Vois si ma nièce est prête.

DOLIGNY.

Vous m'y faites songer. A propos d'Henriette,
Nous ne la voyons plus, et ma femme s'en plaint.
A nos réunions je voudrais qu'elle vint;
Elle est, en vérité, l'ornement de nos fêtes,

Cet hiver, à nos bals, elle a fait des conquêtes.

FÉLIX, à Mérinval.

Et la mienne surtout.

SCÈNE XII.

LES MEMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Ces Messieurs sont servis.

DOLIGNY.

Eh bien, il faut dîner, Messieurs, c'est mon avis.

SAINT-ALBIN, à Durville, mais de façon à être entendu.

Il est fort gai, vraiment !

DURVILLE, très-haut.

Oh ! c'est un homme aimable !
Je vous l'avais bien dit. Allons nous mettre à table.

MÉRINVAL, à Saint-Albin.

Passez donc.

SAINT-ALBIN.

J'obéis.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

FELIX, MERINVAL.

FÉLIX, arrêtant Mérinval.

Mon ami, conçois-tu
Que monsieur Doligny ne m'ait pas reconnu ?

MÉRINVAL.

Mais, t'a-t-il regardé ?

FÉLIX.

Si souvent il m'invite,
Pour ses bals, ses concerts, j'y retourne en visite....

MÉRINVAL.

Mais son salon est vaste.

FÉLIX.

Il doit savoir mon nom,
Puisque dans ses bureaux...

MÉRINVAL.

Je ne te dis pas non.
Il doit! Combien de gens ne font pas ce qu'ils doivent.
Ils ont besoin de nous, lorsqu'ils nous aperçoivent!..
Mais on va nous attendre : allons d'abord dîner,
J'ai des avis pressans ensuite à te donner.
Pour commencer, mon cher, quand tu seras à table,
Parle peu, mange fort, ne sois pas trop aimable.
Ton bonheur en dépend, c'est moi qui te le dis,
Et tu sais que je suis de tes meilleurs amis.

Il l'emmène.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERINVAL, FELIX.

FÉLIX.

Pourrais-tu, Mérinval, m'expliquer ta conduite ?
Sais-tu qu'avec tout autre elle aurait quelque suite.
M'observant avec soin, pendant tout le repas,
Tu me disais : sois calme, et ne t'emporte pas.
A l'observation qu'en riant j'allais faire,
Tu répondais d'avance : allons, sois moins sévère.
Tu semblais maîtriser en moi quelque penchant ;
Et chacun aurait pu me croire fort méchant.

MÉRINVAL.

C'est un plan fort heureux, qu'il faut qu'on apprécie.
Déjà tu leur fais peur.

FÉLIX.

Bien, je te remercie.

MÉRINVAL.

Tu me remercieras plus tard, mon cher ami ;
Car je ne ferai pas les choses à demi ;
Et je prétends qu'avant la fin de la journée,
Tout tremble devant toi. Quelle mine étonnée !

FÉLIX.

N'en ai-je pas sujet ? tu te moques de moi.

MÉRINVAL.

Tu ne peux le penser : mon amitié pour toi,
Depuis nos jeunes ans ne s'est point démentie;
L'estime en est la base, et c'est ta garantie.
Je ne me sers jamais de mon talent railleur,
Qu'avec la sot, le fat, ou l'homme sans honneur.
La raillerie, en France, est une arme permise,
Pour faire voir aux gens combien on les méprise.
Je suis, à ce qu'on dit, satyrique et mordant :
Je ne le suis jamais qu'à mon corps défendant.
Si c'était autrement, j'aurais grand tort, sans doute;
Mais mon esprit malin fait que l'on me redoute.
On sait qu'un mot piquant fait fortune à Paris,
Et qu'on est à l'affut de tous ceux que je dis;
Aussi, de tous côtés on me fait politesse,
On sait que j'égratigne, et chacun me caresse.

FÉLIX.

C'est fort bien. Mais pour moi, qui n'égratigne pas,
Pourquoi vouloir me mettre en un tel embarras?
Et me faire passer pour méchant...

MÉRINVAL.

C'est l'affaire.
Voilà le mot : Méchant. La chose est nécessaire,
Si tu veux obtenir l'objet que tu chéris,
Et cet emploi, surtout, qui vaut aussi son prix.
Durville à Saint-Albin a destiné sa nièce;
Doligny de la place a donné la promesse.
En vain tu parleras de ton amour ardent,
Et de tes droits acquis par un travail constant.
On rit ici des droits, de l'amour, du mérite;
Pour son propre intérêt, en donnant, l'on s'acquitte.
Tu n'as que des talens, un cœur pur et point d'art,
Si tu réussissais, ce serait grand hasard!

FELIX.

Je dois donc l'avouer : mon erreur est profonde,
Et malgré mes trente ans, je connais peu le monde.
Cultivant ma raison, bien plus que mon esprit,
J'ai cru que le bon sens donnait seul du crédit ;
Que le goût devait être une constante étude,
Et que du vrai bon ton il donnait l'habitude ;
Que des fats à la mode évitant le jargon,
Modeste, on n'en était que mieux dans un salon :
Qu'en respectant le sexe, on lui rendait hommage,
Que l'amour seul pouvait faire un bon mariage ;
Que des travaux constans et que de justes droits
Faisaient seuls, aujourd'hui, parvenir aux emplois.
Je me trompe, dis-tu ; mais mon erreur m'est chère,
Oui, mon cœur est d'accord avec mon caractère.

MERINVAL.

Cela te fait honneur : mais écoute un moment,
Et ne t'écarte pas de mon raisonnement.
Tel causeur insolent, et tel folliculaire,
S'il te savent méchant, sur toi sauront se taire.
Le bretteur te craindra, s'il sait que ta valeur
Voudra punir l'affront d'un injuste agresseur.
L'homme puissant, lui-même, évitera la lutte,
S'il croit qu'à ton sarcasme il pourrait être en butte.
Songe bien que l'on cherche à se faire un ami
De celui que l'on craint d'avoir pour ennemi :
Or, il est dans le monde, et tu le vois toi-même,
Des méchans par noirceur : sois-le donc par système.

FELIX.

Mais passer pour méchant !

MERINVAL.

Veux-tu que je te dise ?

Ce titre que tu crains échappe à l'analyse.
Soyez juste et sévère, on vous nomme méchant;
Ne soyez que moqueur, on en dit tout autant.
Souvent un compliment passe pour épigramme.
Vous louez la beauté, les vertus d'une femme :
Méchant! vous répond-t-elle avec un ton calin :
Méchant! dit sa voisine avec un air malin.
Si je suis quatre jours sans aller chez Hortense :
« *Vous êtes un méchant!* » a beaucoup d'éloquence !
Du nouvel opéra si je dis quelque bien,
On me répond : *Méchant!* tu sais qu'il ne vaut rien.
Sur un homme en crédit, on veut que je m'explique :
J'hésite! mon sourire est compté pour critique;
Ainsi, qu'on parle ou non dans la société,
Tout s'explique au profit de la méchanceté.

FÉLIX.

Toujours ton ascendant est sûr de me convaincre.
D'ailleurs, je ne suis pas bien difficile à vaincre.
Tu le veux : par faiblesse alors je suis méchant;
Je crois que je serai très-drôle en me fâchant.
Essayons... Bon, je ris : je ne pourrai pas l'être.

MÉRINVAL.

Sans doute; mais, du moins, tâche de le paraître;
Dis tout haut ta pensée, en appuyant beaucoup.
Moi, je suis ton compère et me charge de tout;
Je ne te dirais pas d'employer cette ruse,
Si ta position ne te servait d'excuse,
Si tes droits, ton bonheur ne t'étaient contestés
Par des gens très-peu faits pour être respectés.
Allons, amusons-nous du despote Durville,
Du pédant Saint-Albin, le savant inutile;
De l'administrateur qui place ses amis,

En se moquant des droits par le mérite acquis.
Rendons à la pupille un bien qu'on dilapide.
Eh! morbleu! ce n'est pas l'instant d'être timide.
Ensuite, déposant notre juste courroux,
Epousons notre belle, et puis... reposons-nous.

FÉLIX.

Tu me parles raison du ton de la folie.

MÉRINVAL.

Quand une tâche amuse, elle est bien mieux remplie.
J'aperçois Saint-Albin; je te laisse avec lui,
Combattre en même temps et l'intrigue et l'ennui.

Il sort.

SCÈNE II.

SAINT-ALBIN, FELIX.

FÉLIX, à part.

Il me laisse, avec lui mon courage me quitte.

SAINT-ALBIN.

Est-ce que mon abord met Mérinval en fuite?

FÉLIX, à part.

Essayons. Celui-ci n'est pas très-dangereux.

SAINT-ALBIN.

Vous parliez assez haut; vous disputiez tous deux?

FÉLIX, jouant l'humeur.

Oui. Je me fâche assez lorque l'on me critique.

SAINT-ALBIN.

Ce monsieur Mérinval est mordant et caustique.

FÉLIX.

Et quand il le serait: chacun a son humeur.

A part.

Pas mal, vraiment.

SAINT-ALBIN.

Bon dieu! pourquoi donc cette aigreur?
Ah! vous êtes ému : suite de la dispute.
Au fait, à ses bons mots tout le monde est en butte.
Pendant tout le repas, il semblait vous tenir...
Il faudrait contre lui, tous deux nous réunir.

FÉLIX.

Nous réunir, Monsieur, pourquoi cette alliance?
Je n'eus jamais besoin que l'on prit ma défense.
A part.
Cela va bien.

SAINT-ALBIN.

Pardon ; j'ai cru vous obliger.
Mais puisque vous voulez tout seul le corriger,
Je vous laisse ce soin. Monsieur est militaire?

FÉLIX.

Non, Monsieur. Du barreau j'adopte la carrière;
J'ai terminé mon droit, et je suis avocat.

SAINT-ALBIN.

Je vous en félicite.

FÉLIX.

Oui; c'est un bel état.
A part.
Cet homme est très-poli ; je ne sais comment faire
Pour paraître méchant et me mettre en colère.

SAINT-ALBIN.

Vous êtes franc, loyal, éloquent, point flatteur :
Je suis sûr qu'au palais vous vous ferez honneur.

FÉLIX, commençant à se livrer.

Non ; je crains le palais, je suis un peu timide :
Pourtant aux opprimés je puis servir de guide,

En consultant pour eux. J'aimerais mieux, je croi,
Si j'avançais en grade, exercer un emploi.
J'en brigue un, maintenant, que j'obtiendrai, j'espère;
De dix ans de travaux, il sera le salaire.

SAINT-ALBIN, à part.

Parbleu, c'est justement celui qui m'est promis.
Haut.
Auprès des gens puissans avez-vous des amis?

FÉLIX.

En faut-il pour avoir la place qu'on mérite?

SAINT-ALBIN.

Les femmes, les parens, tout cela sollicite;
Et lorsque le mérite a long-temps attendu,
Il est tout étonné de voir l'emploi perdu.

FÉLIX.

Ah! vous avez raison: cela me désespère.
A part.
C'est pourtant bien le cas de me mettre en colère.

SAINT-ALBIN, à part.

Assiégeons Doligny, qu'il n'en approche pas.
Haut.
Certes sur vingt rivaux vous méritez le pas.

FÉLIX.

Monsieur!...

SAINT-ALBIN.

Non, vous avez je ne sais quoi d'affable,
Qui doit faire sentir l'amitié véritable.

FÉLIX, subjugué.

Monsieur!...

SAINT-ALBIN.

Auprès de vous on se plaît à rester.
A part.
Quel prétexte trouver pour pouvoir le quitter?

FÉLIX. à part.

Cet honnête savant ne connaît pas la ruse,
Et vraiment, Mérinval sur son compte s'abuse.

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN, DURVILLE, FELIX.

DURVILLE.

Eh! messieurs, tous les deux que faites-vous à part,
Lorsque l'on a besoin de renfort au billard?
En battant Doligny, Mérinval fait tapage:
Il le gagne à tout coup, c'est avoir peu d'usage.
Un homme comme lui doit être ménagé.

SAINT-ALBIN.

Sans doute. A des égards on se trouve obligé.
Je vais perdre avec lui trois ou quatre parties.

DURVILLE.

Ces convenances-là devraient être senties.

Saint-Albin sort; Durville le conduit.

SCÈNE IV.

DURVILLE, FELIX.

FÉLIX, à part.

L'instant est favorable, et je dois le saisir.

Haut et d'un ton ferme.

Monsieur! savez-vous bien...

DURVILLE, revenant.

Plait-il?

FÉLIX, se troublant.

Que, sans mentir,

Vous êtes possesseur d'une maison charmante.
Elle a dû vous couter un peu cher...

DURVILLE.

Je m'en vante;
Mais, ma foi, vous savez que l'on n'a rien pour rien.

FÉLIX.

On a toujours raison de jouir de son bien.

DURVILLE, à part.

Il veut tout doucement connaître ma fortune.

FÉLIX, contrarié, à part.

Ma conversation doit lui sembler commune!
Haut.
Je n'ai pas eu le temps de vous remercier
D'un honneur que je sais beaucoup apprécier.
Votre invitation m'est d'autant plus flatteuse,
Que j'ai fait en ces lieux une rencontre heureuse;
C'est monsieur Doligny, dont la protection
Peut m'être fort utile en cette occasion.

DURVILLE.

Il en sera charmé! mais Monsieur, mon beau-frère,
D'affaires aujourd'hui ne s'occupera guère;
Il espère donner tout le jour au plaisir,
Pour le solliciter, vous pourriez mieux choisir.

FÉLIX.

Oh! vous avez raison; ce n'est pas que je pense
A le solliciter ici: mais ma présence
Me familiarise avec son souvenir,
Et pourra m'être utile au moins pour l'avenir.

DURVILLE.

Je le desire fort. Pardon si je vous laisse,
On m'attend au billard.

Il s'éloigne.

FÉLIX, à part.

Un peu de hardiesse.

Haut.

Un moment, s'il vous plaît!

DURVILLE, d'un air empressé.

Je reviens sur mes pas.

A part.

Que voulez-vous de moi? Ne l'exaspérons pas.

FÉLIX.

Mon oncle a bien voulu, sans doute, dans sa lettre,
Vous instruire des vœux que j'ose me permettre.
Votre charmante nièce a su toucher mon cœur;
Et d'obtenir sa main, je ferais mon bonheur.

SCÈNE V.

DURVILLE, MERINVAL, au fond sans se faire voir, FELIX.

DURVILLE, à part.

Voilà le mot laché; que répondre? j'enrage!

MÉRINVAL, au fond.

Voyons si mon méchant soutient son personnage.

FÉLIX, avec abandon.

Vous gardez le silence; ah! monsieur, je le vois,
Un autre plus heureux a fixé votre choix.
D'un refus trop cruel ma demande est suivie,
Et vous faites ainsi le malheur de ma vie.

Mérinval fait à Félix des signes que celui ci n'aperçoit pas

Pourtant, j'aime Henriette, et de mes sentimens
Elle a daigné vingt fois recevoir les sermens.
Ne croyez pas, Monsieur, que ce soit sa richesse

Qui me la fasse aimer. Seule elle m'intéresse.
Je sais qu'entre vos mains est déposé son bien ;
Aveugle et confiant, je ne demande rien.
A vos arrangemens, je me soumets d'avance ;
Mais d'être heureux, du moins, laissez-moi l'espérance.

DURVILLE, à part.

C'est vraiment un mouton ! Que disait Mérinval ?
(Haut avec importance.)
Monsieur, j'en suis fâché, vous avez un rival.

MÉRINVAL s'avance, en faisant des signes à Félix.

Je viens vous accorder, fort à propos, sans doute ;
J'aime la paix, je sais ce que la guerre coûte.

DURVILLE.

Nous ne disputons point.

MÉRINVAL.

Avec ce gaillard-là,
Je sais trop bien comment la chose finira.
Votre discussion sans fiel s'est commencée ;
Pour moi qui le connais, je lis dans sa pensée.

FÉLIX.

Mérinval !...

MÉRINVAL.

Non, monsieur, je vous démasquerai ;
Durville est mon ami, moi, je le défendrai.

DURVILLE.

Bon ! il ne m'a rien dit qui ne fut fort honnête.

MÉRINVAL.

Justement : mais voilà qu'il se monte la tête ;
Tenez, voyez ses yeux s'enflammer de couroux ;
C'est ce mot de rival ! Félix, modérez-vous.

FÉLIX.

Mais...

MÉRINVAL.

Vous faites ici l'amoureux, le modeste;
Vous voulez votre belle, et dédaignez le reste;
Pourtant, vous savez bien, qu'une fois son époux,
Le tuteur est forcé de compter avec vous;
Que malheureusement pour Durville que j'aime,
Trop de luxe l'a mis dans une gêne extrême,
Qu'il a fait autrefois plus d'un recouvrement
Dont il n'a pas tenu la note exactement,
Mais que tout ce qu'il a répond à sa pupille,
Et que le ruiner, vous serait très-facile.

FÉLIX, à part.

Si j'en savais un mot!

DURVILLE, à Mérinval.

Que dites-vous donc la?

MÉRINVAL, à Durville.

Je vous dis ce qu'il pense, et tout ce qu'il fera;
Je vais vous dévoiler la noirceur de son ame.
à Félix, du ton d'un homme qui change de conversation.
Félix, une opprimée en ce moment réclame
Les soins qu'à l'orphelin tu dois par ton état. :
à Durville.
Vous savez qu'il s'est fait recevoir avocat.
à Félix.
Au plus injuste hymen on prétend la contraindre,
Et timide, et modeste, elle n'ose se plaindre,
Mais tout bas, elle implore un appui protecteur
Contre un maître caché sous le nom de tuteur....

DURVILLE, à Mérinval.

Paix! donc.

MÉRINVAL, continuant.

Qui de ses biens injustement dispose.

DURVILLE, de même.

Indiscret!

MÉRINVAL, continuant.

Voudrais-tu défendre cette cause?

bas à Durville.

Comme il va se trahir!

FÉLIX, avec enthousiasme.

Si je le veux, vraiment!
Je le veux par devoir comme par sentiment;
N'est-on pas trop heureux de pouvoir sur la terre,
Offrir à l'opprimé son noble ministère!

MÉRINVAL.

Sans intérêt?

FÉLIX s'enflammant.

Celui qu'on doit à la vertu,
N'est-il pas suffisant?

MÉRINVAL l'excitant.

Comment plaiderais-tu?

FELIX.

Comment je plaiderais? Plein du feu qui m'anime,
De l'injuste oppresseur je ferais voir le crime.
Je peindrais l'égoïste, au cœur intéressé,
Qui, pour avoir de l'or, n'a jamais balancé.

MERINVAL, à Durville.

Vous entendez?

FELIX, s'emportant comme s'il plaidait.

Messieurs, voyez cet homme avare!

MERINVAL, à Durville.

C'est vous.

DURVILLE.

Je le sais bien.

FELIX, de même.

Par un calcul barbare,
Par un cruel abus, il veut sacrifier
Celle qu'à son pouvoir on daigna confier,
Celle qu'il dut toujours protéger et défendre.

MERINVAL, à Durville.

C'est Henriette !

DURVILLE.

Eh ! oui.

FELIX, de même.

Messieurs, daignez entendre...

DURVILLE, l'interrompant.

Nous entendons assez vos sublimes projets;
Cette cause en vos mains doit avoir grand succès,
Et je ne voudrais pas être votre adversaire.

à part, à Mérinval.

Vous avez bien raison : redoutons sa colère !

(Il sort en saluant Félix.)

SCÈNE VI.

MERINVAL, FÉLIX.

MERINVAL, riant.

Les bonnes vérités qu'il vient d'entendre là !
Tu peux lui demander sa nièce, après cela.

FELIX.

Comment?

MERINVAL.

Devant lui-même, ici je t'ai fait dire
Tout ce que la droiture à l'éloquence inspire.
D'un procès, je suis sûr qu'il a peur maintenant,
Et qu'il va proposer quelqu'accommodement.

FELIX.

Quoi! ce tuteur méchant, injuste?...

MERINVAL.

C'est lui-même.
Il tremble devant toi. Que dis-tu du système?

FELIX.

Moi, je n'ai point de droits pour plaider contre lui.
Sa pupille n'a pas demandé mon appui,
Si Saint-Albin l'épouse, il est assez probable
Que Durville avec lui s'arrange à l'amiable.

MERINVAL.

Quoi! n'as-tu pas déjà fait trembler le savant?

FELIX.

Du tout: il m'a parlé si pacifiquement!
Et d'un ton si poli!

MERINVAL.

Morbleu! quelle faiblesse!
Bon! voilà Doligny; monte-toi.

FELIX.

Je te laisse.
Sur moi, je viens de faire un assez grand effort.
(Il sort.)

MERINVAL.

Ah! le pauvre garçon, le voilà déjà mort!

SCÈNE VII.

DOLIGNY, MERINVAL.

DOLIGNY.

Sur monsieur Saint-Albin j'ai pris une revanche;
Mais vous m'avez battu!

MERINVAL.

D'une manière franche;
'en parlais à l'instant avec mon jeune ami.

DOLIGNY.

Le monsieur qui vous quitte?

MERINVAL.

Oui. Je ris à demi
De ce qu'il me disait.

DOLIGNY.

Qu'est-ce donc?

MERINVAL.

Oh! je n'ose...
Après tout, s'il médit : je n'en suis pas la cause.
Il est spirituel, il fait fort bien des vers,
Et je conçois qu'il aime à fronder les travers,
Surtout quand il peut croire en être la victime.

DOLIGNY.

Eh bien! que disait-il?

MÉRINVAL.

Il cherchait une rime
Pour certaine épigramme; il l'a trouvée enfin;
Et le trait, j'en réponds, est piquant et malin.

DOLIGNY.

Contre qui donc ce trait?

MÉRINVAL.

Je n'ose vous le dire.

DOLIGNY.

Dites : s'il est malin, cela nous fera rire.

MÉRINVAL.

Eh! je ne sais pas trop.

DOLIGNY.

Pourquoi donc ?

MÉRINVAL.

Entre nous,
C'est que son épigramme est faite contre vous.

DOLIGNY, surpris.

Contre moi !

MÉRINVAL.

C'est fort mal.

DOLIGNY.

Sans doute ! Et, je vous prie,
Que disait-il de moi ?

MÉRINVAL.

Ma foi, cela s'oublie.

DOLIGNY.

Pensez-vous que du trait je doive être blessé ?

MERINVAL, à part.

De faire un impromptu je suis embarrassé.
Haut.
Ce dont je me souviens, c'est qu'elle m'a fait rire ;
C'est toujours un ressort puissant, que la satyre.
L'arme du ridicule, en France, a tout pouvoir,
Et l'homme dont on rit est perdu sans espoir.

DOLIGNY.

Croirait-il donc qu'on peut me rendre ridicule ?
Pourquoi de m'attaquer n'a-t-il pas de scrupule ?
Qu'ai-je fait contre lui ? Je ne le connais point.

MÉRINVAL.

Ah ! veuillez réfléchir tant soit peu sur ce point.
Vous connaissez Limeuil, ses talens, sa famille.
De quelques qualités vous savez bien qu'il brille.
Dans vos bureaux, long-temps Limeuil fut employé ;

A vos réunions il n'est point oublié.
Lorsqu'il vient à vaquer une place importante,
Comment n'avez-vous plus la mémoire présente?

DOLIGNY.

Oui, l'oncle de Limeuil est un de mes amis;
A nos cerles souvent le jeune homme est admis.
Cependant, il n'a pas demandé cette place.

MÉRINVAL.

C'était une justice, et non pas une grâce,
Et cela ne devrait jamais se demander.

DOLIGNY.

Je sais que j'aurais pu la lui faire accorder;
Mais malheureusement, j'ai donné la promesse
Que la place serait la dot de notre nièce.

MÉRINVAL, comme s'il se rappelait quelque chose.

Ah! voilà l'épigramme. Il dit que bien des gens,
Font des deniers d'autrui la dot de leurs parens;
Mais il a su tourner cela d'une manière,
Qui peut faire sur vous rire la ville entière.

DOLIGNY.

Ne peut-on l'empêcher? et lui faire sentir,
Qu'en s'attaquant à moi, l'on peut s'en repentir.

MÉRINVAL.

Écoutez donc: Tâchez de lui parler vous-même;
Car, vous l'excuserez quand vous saurez qu'il aime,
Qu'il adore Henriette, et qu'en la lui donnant,
La place servirait de dot également.

DOLIGNY.

Vous raisonnez fort bien. Eh! pourquoi donc Durville
Tient-il à Saint-Albin, qui n'est qu'un imbécille?

MÉRINVAL.

Le beau-frère, entre nous, n'est pas un grand esprit;
Il croit qu'en se montrant avec son érudit,
Il se donne un relief, un vernis de science.

DOLIGNY.

Le sot! Je vais parer à son extravagance.
S'il n'a pas de raison plus forte que cela?...

MERINVAL.

L'intérêt pourrait bien l'avoir amené là.
Nous savons qu'il jouit des biens de sa pupille.
Saint-Albin connaît moins le code que Virgile.

DOLIGNY.

Ah! s'il n'était encore engagé qu'à demi!...
Vous, monsieur Mérinval, revoyez votre ami;
Ce n'est pas que je craigne une faible épigramme,
Mais c'est que le public aisément nous diffâme.
Dans ma place je dois me faire respecter.
à part.
S'il a dit son bon mot, on va le répéter.
Henriette pourrait l'engager à se taire...
à Mérinval.
Courons... je vais tâcher d'arranger cette affaire.
Il sort.

SCÈNE VIII.

MÉRINVAL.

Comme il est adouci, notre administrateur!
D'une simple épigrmme il a vraiment grand peur.
Quand un homme en crédit est sévère, équitable,
Un bon mot, contre lui, n'est jamais redoutable.
Du poids de ses vertus et de ses grands talens,
Il est toujours certain d'écrâser les méchans;
Mais s'il tremble, il a tort. Craindre qu'on ne le blesse,

C'est, à ses ennemis, avouer sa faiblesse.
Voilà deux coups portés assez adroitement,
Qui vont à nos rivaux, préparer du tourment!
Animons la querelle : il faut que je m'applique
A les tenir brouillés, de peur qu'on ne s'explique.

SCÈNE IX.

MÉRINVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah! monsieur Mérinval, qu'est-ce donc que j'apprends?
Félix, à qui j'ai cru les plus heureux penchans;
Félix, dont la douceur, l'aimable caractère,
Paraissaient, à mes yeux, de sûrs moyens de plaire,
Il est donc, comme un autre, hypocrite et trompeur;
Il a donc aussi l'art de déguiser son cœur.
Et ses traits si flatteurs, et sa voix si touchante,
Servent donc à cacher l'âme la plus méchante!

MÉRINVAL.

Eh quoi! Mademoiselle, avez-vous peur de lui?
Tandis que, pour vous seule, il combat aujourd'hui?
C'est votre défenseur, et vous blâmez la guerre
Qu'à vos vrais ennemis il se dispose à faire!

HENRIETTE.

Vous plaisantez toujours; mais il est fort vilain
Que Félix, à mon oncle, ait causé du chagrin,
Qu'il lui cherche un procès, médite sa ruine;
Il ne croit pas ainsi me plaire, j'imagine.

MÉRINVAL.

Permettez donc...

HENRIETTE.

Et puis, de monsieur Doligny,
Par sa méchanceté, le mérite est terni.

MÉRINVAL.

Quoi ! déjà...

HENRIETTE.

Par Félix une épigramme est faite,
Elle court tout Paris, et chacun la répète.

MÉRINVAL, riant.

Ce sont d'habiles gens qui la répèteront.

HENRIETTE.

Quoi ! Monsieur, vous riez quant il fait un affront...

SCÈNE X.

MERINVAL, JOSEPHINE, HENRIETTE.

JOSÉPHINE.

Ah mon Dieu, tout mon sang se glace dans mes veines.
Un jeune homme si doux, faire de ces fredaines !

HENRIETTE.

Tu parles de Félix?

MÉRINVAL.

Qu'a-t-il fait?

JOSÉPHINE.

Tout de bon,
Je ne l'aurais pas cru : c'est un petit démon.

MÉRINVAL.

Eh bien, ma chère enfant, dites-nous donc l'affaire.

JOSÉPHINE.

Il se promenait seul, agité, l'œil colère,
Et prononçait le nom de monsieur Saint-Albin.
Celui-ci le rencontre au milieu du jardin.
J'étais loin, pour entendre, alors je me rapproche.

D'être un peu curieuse on me fait le reproche :
Mais c'est l'intérêt seul...

HENRIETTE.

N'acheveras-tu pas!

JOSÉPHINE.

Très-malheureusement, ils parlaient un peu bas :
Cependant, j'entendis : — monsieur, votre demeure ?
—La voilà. — J'y serai dès demain, de bonne heure.

MÉRINVAL.

Un duel! c'est charmant! Félix se forme un peu.
Je serai son second: nous allons voir beau jeu!
A part.
Comment diable a-t-il fait!

Il sort.

SCÈNE XI.

HENRIETTE, JOSEPHINE.

HENRIETTE.

Qu'en dis-tu, Joséphine ?

JOSÉPHINE.

Pour connaître les gens, je me croyais plus fine.

HENRIETTE.

C'en est fait : pour Félix je n'ai plus d'amitié.

JOSÉPHINE.

Il est dans mon esprit, perdu plus d'à moitié.
Le duel, cependant, annonce du courage.

HENRIETTE.

Il ne me le fait pas estimer davantage.
On prouve sa valeur dans de nobles combats :
Mais un duel obscur ne nous anoblit pas.

JOSÉPHINE.

C'est pour vous qu'il se bat :

HENRIETTE.

Et c'est moi qui le blâme.
Non, jamais d'un méchant je ne serai la femme.

JOSÉPHINE.

Je l'aperçois.

HENRIETTE.

Sortons.

SCÈNE XII.

FELIX, HENRIETTE, JOSÉPHINE.

FELIX.

Eh quoi, vous me voyez
Madame, et cependant, de ces lieux vous fuyez ?

HENRIETTE, revenant près de lui

Oui, monsieur, je vous fuis.

FÉLIX.

Pardonnez-moi, si j'ose
D'un accueil si nouveau vous demander la cause.

HENRIETTE.

Vous devez la savoir. Quand j'ai cru vous aimer,
Vous cherchiez les moyens de vous faire estimer :
Mais tout est bien changé : quand on est sûr de plaire,
On laisse, sans façon, percer son caractère,
On ne se contraint plus. Si l'amant est ainsi,
Que fera-t-il, bon Dieu, quand il sera mari !

FÉLIX.

O ciel ! et c'est à moi que ce discours s'adresse !
Et qui vous fait douter de ma vive tendresse ?

J'ai long-temps, dans mon sein, renfermé mon secret :
J'ai, par timidité long-temps été discret :
Mais, à la fin, j'ai dû surmonter ma faiblesse.
Pourriez-vous me blâmer de cette hardiesse ?
N'est-il pas un moment où la timidité
Siérait plus mal encor que la témérité ?

HENRIETTE.

Ah! vous l'avouez donc! vous êtes téméraire.
Voilà bien, m'a-t-on dit, comme ils savent tous faire.
Ils sont, pour nous séduire, esclaves complaisans,
Aussitôt qu'on les aime, ils deviennent tyrans.

FÉLIX.

Moi tyran! c'est sans doute une plaisanterie?

HENRIETTE.

Non, sur ces choses-là je n'aime pas qu'on rie.
Pour vous mieux déguiser vous faites un effort;
Mais vous ne ferez rien qu'aggraver votre tort.

FÉLIX.

Plus clairement, madame, expliquez-vous, de grâce.
Pour vous désabuser, que faut-il que je fasse?

HENRIETTE.

Sans que j'en dise plus, vous le devinez bien.

FÉLIX, impatienté.

A l'art de deviner, certes je n'entends rien.
Je n'imagine pas ce qu'un tel discours cache,
Mais il est bien cruel...

HENRIETTE.

Voyez-vous, il se fâche!

JOSÉPHINE.

C'est vrai : même à son air, n'est-ce pas qu'on croirait
Qu'il se courroucerait bien plus fort... s'il l'osait.

HENRIETTE.

Oui, sans doute. A présent, il garde le silence.

JOSÉPHINE.

Mais à quelque noirceur on est bien sûr qu'il pense.

FÉLIX, les bras croisés.

J'ouvre, autant que je puis; les oreilles, les yeux...
Si je ne vous voyais un air si sérieux,
Je croirais qu'on plaisante, et qu'on me mystifie.
Dites-moi ce mystère, et ce qu'il signifie.
Lorsque pour mon amour tout succédait si bien,
De troubler mon bonheur cherchez-vous le moyen?
Voulez-vous m'éprouver?... oui! c'est cela, peut-être.
Mais, depuis trop long-temps vous devez me connaître.

HENRIETTE.

Non; vous cachiez trop bien vos dangereux penchans.
Henriette, Monsieur, n'aime pas les méchans,
Les chercheurs de procès, les faiseurs d'épigramme.
Ces gens-là ne font pas le bonheur de leur femme.
J'aime mieux la bonté que l'on pousse à l'excès,
Que la méchanceté qui donne des succès.

FÉLIX.

Moi, chercher des procès? c'est une calomnie.

HENRIETTE.

On fait le mal tout bas, et tout haut on le nie.
Mais mon oncle m'a dit quels étaient vos projets.

FÉLIX.

Ah! je sais... oui, vraiment! Vous parlez du procès
Que...

HENRIETTE.

Vous en convenez!

FÉLIX.

Écoutez, je vous prie.

HENRIETTE.

Non, je n'en veux pas plus !

FÉLIX.

Mais !

HENRIETTE.

C'est une infamie
Ainsi que la satyre et que votre combat.
Monsieur veut m'obtenir en faisant de l'éclat,
Et chercher à se venger même de ceux qu'il blesse !
Allez, allez, Monsieur; c'en est fait, je vous laisse.
J'abandonne, à regret, ma douce illusion ;
J'en aurai, je le sens, bien de l'affliction ;
Hélas ! de vous aimer j'avais pris l'habitude,
Mais de vous oublier je vais faire une étude.

Elle sort.

SCÈNE XIII.

FÉLIX, JOSÉPHINE.

FÉLIX, arrêtant Joséphine.

Joséphine, écoutez, et dites-lui...

JOSÉPHINE.

Non pas.

FÉLIX, lui prenant le bras.

Il le faut !

JOSÉPHINE.

Laissez-moi ! comme il serre mon bras !
Aye ! Oh ! qu'il est méchant !...

Elle se fait lâcher et s'enfuit.

SCÈNE XIV.

FELIX.

Vrai, c'est une gageure.
Allons à Mérinval conter cette aventure.
C'est son maudit projet qui cause mon malheur.
A tout le monde ici, voilà que je fais peur;
De son invention je serais la victime,
Je prétends avant tout, qu'Henriette m'estime.
Mérinval me dira qu'il agit pour mon bien:
Mon cœur est trop blessé. Je n'écouterai rien,
Il faudra qu'il s'explique, et s'il me le refuse,
Je me battrai plutôt; oui! je veux qu'il s'accuse,
Qu'il tremble devant moi, qu'il craigne mon courroux,
S'il ne veut convenir à quel point je suis doux!

Il sort.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERINVAL.

Ah! ce pauvre Félix, quel garçon estimable!
Et comment, d'un duel, l'avais-je cru capable?
N'importe! heureusement qu'au brave Saint-Albin,
J'ai su persuader qu'il s'agissait demain
D'un rendez-vous d'honneur. Quelle étrange surprise!
Pour un homme peu fait à pareille entreprise.
De Félix, il voulait l'adresse seulement
Afin de s'assurer de son abonnement.
Je lui dis, en m'armant d'un sérieux perfide;
Quoi, vous vous exposez à ce piége homicide?
Et vous ne voyez pas qu'un amant irrité,
Veut faire ainsi, finir votre rivalité?
— Ciel! en êtes-vous sûr? — Très-sûr, puisque d'avance,
Il m'a pris pour témoin. — C'est une extravagance!
— C'est ce que vous voudrez; mais ce fut de tout tems,
Pour chasser les rivaux, le moyen des amans.
Voilà mon brave!

SCÈNE II.

MERINVAL, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, avec frayeur.

Eh bien, la chose est-elle sûre?
Et croyez-vous....

MÉRINVAL.

Qu'il faut vous tenir en mesure,
Et demain, de bonne heure, aller au rendez-vous.
Avez-vous, dites-moi, quelques armes chez vous?

SAINT-ALBIN.

J'ai dans mon cabinet un bouclier antique,
Un *parazonium* de Carthage, authentique.

MÉRINVAL.

Un semblable attirail vous conviendrait fort mal,
Et cela n'était bon que du tems d'Annibal.

SAINT-ALBIN, avec humeur.

Qui vous dit que je songe à m'armer de la sorte?
Vous faites le plaisant.

MÉRINVAL.

Eh mais, comme il s'emporte.
Un adversaire seul ne vous suffit-il pas?
En voulez-vous avoir un de plus sur les bras?

SAINT-ALBIN.

Du tout. De raisonner, j'ai la grande habitude,
Et chez moi, la sagesse est un fruit de l'étude.
Or, Sénèque, Plutarque, et même Cicéron,
Disent que l'art de vivre est le seul qui soit bon.
Montaigne, à leur avis, dans ses essais se range.
Rousseau sur le duel raisonne comme un ange;
Moi, je raisonne aussi; l'on en veut à mes jours:
Je tiens à la science un peu plus qu'aux amours:
Donc je ne me bats pas, et je vis pour la gloire
Qui des savans fameux conserve la mémoire.

MÉRINVAL.

Voilà bien du pathos et du raisonnement
Pour en venir, mon cher, à dire bonnement,

Que vous n'êtes pas brave. Oh ! que la réthorique
A cacher le mensonge habilement s'applique.
Il faut être plus franc ; oui, chacun son métier.
Faites gémir la presse, et noircir le papier,
Et laissez-nous le droit d'aimer et d'être aimables.
Ah çà! ce n'est pas tout. Ces messieurs sont capables
De vouloir vous forcer à l hymen projetté,
Comme à prendre la place où vous êtes porté.

SAINT-ALBIN.

Vous croyez qu'on voudrait me faire violence ?

MÉRINVAL.

Alors vous oublierez l'amour de la science,
Et vous vous battrez !

SAINT-ALBIN.

Non ! apprenez que je fais,
D'après Anaximaque, un traité sur la paix,
Dans lequel je décris, je pèse et j'examine
La guerre universelle et la guerre intestine.
Ce sont, pour les états, des fléaux destructeurs,
Ennemis des beaux arts, des vertus et des mœurs.
Ils traînent après eux, comme le dit Homère,
Le carnage, la mort, le vice et la misère.
Or, la guerre qu'on fait entre particuliers,
Entraîne les humains à des maux singuliers.
Le duel est, au fait, la guerre en miniature,
Donc, il outrage aussi les lois de la nature.

MÉRINVAL.

C'est fort bien raisonner. Je n'en dirai pas plus.
Votre savoir me plaît autant que vos vertus ;
Le tout ayant pour base une prudence extrême,
On doit vivre long-tems avec votre sytème.
Adieu.

SCÈNE III.

SAINT-ALBIN.

La peste soit de ce rival maudit,
Qui vient en un moment renverser mon crédit.
Il faut pourtant trouver moyen de me dédire.
Voilà Durville... allons... Je ne sais que lui dire.

SCÈNE IV.

SAINT-ALBIN, DURVILLE.

DURVILLE, à part.

Comment à Saint-Albin conter mon changement?
Il le faut. Le procès me fait trop peur, vraiment.

SAINT-ALBIN, à part.

Parlons; car le duel me fait trembler d'avance.

DURVILLE, de même.

Il semble m'aborder avec peu d'assurance.

SAINT-ALBIN, de même.

Il paraît hésiter.

DURVILLE, haut.

Eh bien, mon cher ami,
Qu'avez-vous obtenu de monsieur Doligny?

SAINT-ALBIN.

C'était vous qui deviez lui demander la place.
J'attendais.

DURVILLE.

La demande, à présent m'embarasse.
Je vois un concurrent se jetter entre nous.

SAINT-ALBIN.

Et le croyez-vous fait pour l'emporter sur vous ?

DURVILLE.

Il est plus dangereux, peut-être, qu'on ne pense,
Et je crois qu'avant tout, il faut de la prudence.

SAINT-ALBIN.

Quoi ! vous auriez donc peur aussi ?

DURVILLE.

Que dites-vous ?
Est-ce que vous auriez quelque crainte ?

SAINT-ALBIN.

Entre nous,
Dites-moi ce qui peut intimider votre âme.

DURVILLE.

Faites-moi votre aveu que l'amitié réclame.

SAINT-ALBIN.

Est-ce que d'un duel on vous menacerait ?

DURVILLE.

Est-ce que d'un procès on vous tourmenterait ?

SAINT-ALBIN.

Un procès !

DURVILLE.

Un duel.

SAINT-ALBIN.

D'après ma conjecture,
Je vois que vous cherchez un sujet de rupture.

DURVILLE.

Non : je vois que c'est vous qui cherchez le moyen
D'éluder nos projets, et cela n'est pas bien.

SAINT-ALBIN.

Dites que vous voulez retirer la promesse
De me donner la main de votre aimable nièce.

DURVILLE.

Convenez que c'est vous qui craignez un rival.

SAINT-ALBIN.

Vous craignez un procès qui vous serait fatal.

SCÈNE V.

SAINT-ALBIN, DURVILLE, DOLIGNY.

DURVILLE.

Ah mon cher Doligny, qu'à propos je vous trouve,
Pour vous rendre témoin de l'affront que j'éprouve.
Vous savez, sur monsieur, quels étaient mes projets,
Et pour lui, près de vous, combien de pas j'ai faits.
Sous le prétexte vain d'une crainte frivole,
Il me vient à l'instant retirer sa parole,
Et de son procédé me laisse tout confus.

SAINT-ALBIN.

C'est fort habilement colorer son refus.

DOLIGNY, d'un ton important.

C'est dire en même temps qu'il refuse la place
Que j'obtenais pour lui; mais c'était une grâce
Qu'à regret j'accordais à vos désirs pressans.
Oui, j'allais être injuste, et c'est mal, je le sens.
Un jeune homme rempli de talens, de mérite,
Pour qui son long travail justement sollicite,

A des droit évidens. Un administrateur
Doit tout à la justice, et rien à la faveur.

DURVILLE.

Cette façon de voir est digne et respectable.
Avant d'être obligeant, on doit être équitable.

SAINT-ALBIN.

Qui ne le serait pas, quand c'est à son profit.
Mais je veux me venger, et ma main me suffit.
De mon livre nouveau changeant la dédicace,
J'en ôte votre nom!... et gare à la préface!

Il sort.

SCÈNE VI.

DURVILLE, DOLIGNY.

DURVILLE.

Il veut me faire peur... mais l'on ne doit jamais
Sacrifier l'amour à de vils intérêts.

DOLIGNY.

J'aime à vous voir agir comme ferait un père.

DURVILLE.

J'aime à trouver en vous l'homme juste et sévère.

DOLIGNY.

C'est qu'il ne faut jamais balancer sur l'honneur.

DURVILLE.

Faisons notre devoir en faisant leur bonheur.

SCÈNE VII.

DURVILLE, HENRIETTE, DOLIGNY.

HENRIETTE, très-émue.

Je vous cherchais, mon oncle; une jeune personne

Dédaigne quelquefois les conseils qu'on lui donne :
Elle écoute son cœur bien plus que la raison,
Puis, le repentir vient dans l'arrière saison.
Nos parens plus que nous ont de l'expérience ;
Nous leur devons toujours respect et confiance.
L'âge des passions est celui de l'erreur ;
Et pour en disposer, je vous soumets mon cœur.

DOLIGNY.

On ne saurait, vraiment, être plus raisonnable.

DURVILLE.

Vous voyez qu'Henriette est sage autant qu'aimable.

HENRIETTE.

J'avais d'abord, mon oncle, improuvé vos projets ;
Mais à votre desir ici je me soumets.
Par un charme trop doux, j'étais préoccupée,
Oui, je croyais aimer, je m'étais bien trompée !
Enfin pour me punir, je viens livrer ma main ;
Vous pouvez la donner à monsieur Saint-Albin.

DURVILLE.

En voici bien d'une autre ! Eh ! non, mademoiselle ;
Ce n'est pas notre avis : mais à quoi pense-t-elle ?
Quand je le proposais, je l'ai vu refuser ;
Quand nous n'en voulons plus, elle veut l'épouser.

DOLIGNY.

Nous avons, Henriette, un parti plus sortable,
Qui doit vous convenir : c'est un jeune homme aimable,
Et qui ne vous est pas, je crois, indifférent.

DURVILLE.

Il vous aime, d'ailleurs, et je suis son garant.

DOLIGNY.

Vous devinez son nom, n'est-ce pas, Henriette ?

HENRIETTE.

Monsieur Félix vous a choisi pour interprète?

DOLIGNY.

Non; c'est à son insu que je parle pour lui.

HENRIETTE.

Eh bien! il est fâcheux que ce soit aujourd'hui.
J'ai connu, par hasard, son affreux caractère,
Et vous devez penser qu'il cesse de me plaire.

DURVILLE.

Mais vous venez de dire ici, dans le moment,
Que vous m'obéiriez avec empressement,
Qu'à me céder en tout, vous étiez décidée.

HENRIETTE.

Ah! j'ignorais alors que vous changiez d'idée.

DURVILLE.

Vous connaissiez si bien vos devoirs et mes droits.

DOLIGNY.

Les vœux de nos parens, disiez-vous, sont des lois.

HENRIETTE.

Je l'ai dit; je croyais que nous pensions de même.

DURVILLE.

L'intérêt personnel explique ce problême.
Savez-vous qu'un procès pourrait m'être intenté?

DOLIGNY.

Et que moi, je crains tout de sa malignité?

HENRIETTE.

C'est là précisément ce dont je viens me plaindre.
Je ne saurais aimer celui que je dois craindre.

DURVILLE.

Oh! quel entêtement! Morbleu, vous céderez.
Je lui donne la place, et vous l'épouserez.

HENRIETTE.

Je n'obéirai pas, c'est une tyrannie,
Et ce méchant ferait le malheur de ma vie.

Comme elle va pour sortir, elle rencontre Mérinval qui arrive avec Félix, et qui l'arrête.

DURVILLE.

Mais, ma nièce!... voit-on un contre-temps pareil?
Il faut qu'à Mérinval je demande conseil.
Justement le voici.

SCÈNE VIII.

FELIX ET HENRIETTE, au fond; DURVILLE, MERINVAL, DOLIGNY.

DURVILLE.

Mon cher, venez donc vîte,
On a besoin de vous.

MÉRINVAL, gaîment.

Ai-je assez de mérite
Pour pouvoir vous servir? j'en serais enchanté.

DOLIGNY.

Limeuil aime Henriette?

MÉRINVAL.

Oui, c'est la vérité.

DURVILLE.

Croiriez-vous qu'à-présent ma nièce le refuse?

MÉRINVAL.

Bon!

DOLIGNY.

Rien n'est plus certain.

MÉRINVAL.

Une erreur vous abuse.
Regardez-les : ils sont dans un parfait accord.

DURVILLE, se retournant.

Se peut-il ?

MÉRINVAL.

Oui, vous dis-je. Il est vrai que d'abord
On ne s'entendait pas ; mais grâce à mon adresse,
Un mot a réuni l'amant et la maîtresse.

HENRIETTE, un peu honteuse.

J'ai réfléchi, mon oncle, à ma vivacité,
Et je dois me soumettre avec docilité.
Comptez donc désormais sur mon obéissance.

MERINVAL.

Eh bien, vous le voyez : j'en étais sûr d'avance.

DURVILLE.

Je veux qu'au cher Félix tu remettes ton sort,
Vous aurez tous mes biens... j'entends, après ma mort.

FELIX.

Eh ! Monsieur, l'intérêt ne fut jamais mon guide :
Me prendriez-vous donc pour une âme sordide ?

DOLIGNY.

Je veux que vous teniez quelque chose de moi.
Recevez de ma main le brevet d'un emploi,
Que je ne puis donner avec plus de justice.

FELIX.

Ah ! Monsieur !..

DOLIGNY.

Mais aussi, plus d'humeur, de malice,
De propos contre moi, d'épigrammes surtout.

FELIX.

Monsieur, par ce discours vous m'étonnez beaucoup.

DOLIGNY.

Voyons votre épigramme... allons, je veux l'entendre.

FELIX, très-surpris.

Mais avant de la dire, il me faudrait l'apprendre.

DOLIGNY.

Quoi, vous n'avez pas fait un impromptu sanglant?

FELIX, avec fierté.

Jamais dans l'art des vers je n'eus aucun talent.
La satyre directe à mes yeux est un crime :
Monsieur, j'ai cru devoir ma place à votre estime ;
Et j'aurais de la crainte obtenu vos bienfaits !
Ah ! de les recevoir, certes je rougirais.

(A Durville).

Si les mêmes motifs me donnent Henriette,
Je ne puis accepter ce que mon cœur rejette.
Je serai malheureux, j'en mourrai de regret ;
Mais je dois refuser ce qui m'humilierait.

DURVILLE.

Je suis tout stupéfait !

DOLIGNY.

Je tombe de surprise.
Qui peut nous expliquer une telle méprise ?

MERINVAL, tragiquement.

Moi !

DURVILLE.

Comment, Mérinval !..

MERINVAL, tragiquement.

Moi, dis-je, et c'est assez,

Gaîment.

Puisque vous avez vu vos projets renversés.
Félix n'est point méchant, son noble caractère
S'opposait à l'essai que j'ai cru devoir faire.

DOLIGNY.

Quoi, c'est vous ?

MERINVAL.

Oui, Monsieur ; le monde est si méchant !
On n'y peut réussir qu'en suivant son penchant.
Mais la méchanceté ne peut pas tout atteindre,
Et quiconque la craint, prouve qu'il doit la craindre.

DOLIGNY.

Pourtant, cette épigramme...

FELIX.

Il n'en existe rien.

MERINVAL.

Non : mais si vous voulez, moi, je la ferai bien.

DOLIGNY.

Cela n'est pas utile.

DURVILLE.

Et le procès ?

MERINVAL.

J'espère
Que vous ne voudrez pas m'engager à le faire.
Dans le monde, parfois, je suis plaisant, mocqueur ;
Mais je ne sus jamais badiner sur l'honneur.
Félix est mon ami, je connais sa faiblesse,
Et j'aime à me venger de quiconque le blesse.

DURVILLE, avec empressement.

Il mérite ma nièce ; et certes sa bonté
N'est point, à mon avis, sa moindre qualité.

DOLIGNY, de même.

Je ne m'en dédis point. Il mérite une place
Que briguerait en vain la bassesse ou l'audace.

MERINVAL.

Nous voilà tous contens.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur Mérinval,
Vous donniez donc au bien l'apparence du mal ?

FELIX, tendrement, à Henriette.

Je ne suis point méchant.

MERINVAL.

Sans doute, c'est très-sage :
Ne sois cependant pas trop bon dans ton ménage.

566 143

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009556324b

PQ
2235
.D3M4
1824